Document généré le 26 avr. 2024 13:21

Recherches sociographiques

Jean-Philippe GAGNON, *Rites et croyances de la naissance à Charlevoix*

Jacqueline Roy

Volume 21, numéro 3, 1980

URI : https://id.erudit.org/iderudit/055908ar
DOI : https://doi.org/10.7202/055908ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Roy, J. (1980). Compte rendu de [Jean-Philippe GAGNON, *Rites et croyances de la naissance à Charlevoix*]. *Recherches sociographiques*, *21*(3), 389–390. https://doi.org/10.7202/055908ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1980

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Beauceron à travers les récits de ses croyances. Nous relevons qu'il cherche de l'or, qu'il plaide beaucoup, fait commerce avec les États-Unis, se bat contre les Anglais qui habitent sur la route de Saint-Côme, etc. Et c'est ainsi qu'apparaît l'importance du travail d'un folkloriste comme Jean-Claude Dupont. Il rend un immense service à l'histoire, à l'ethnologie, à la linguistique, en leur fournissant de si nombreux et si précieux documents, classés avec beaucoup de soin, groupés judicieusement et écrits me semble-t-il avec beaucoup de plaisir.

Madeleine FERRON

Jean-Philippe GAGNON, *Rites et croyances de la naissance à Charlevoix*, [Montréal], Leméac, 1979, 150p.

Voilà un ouvrage qui avait tout pour plaire : le sujet s'inscrit dans le mouvement populaire de découverte du patrimoine et dans l'engouement des Québécois pour leurs coutumes et leur folklore, en plus de rejoindre la polémique actuelle concernant les questions de l'accouchement, animée en partie par les théories du docteur Frédérick Leboyer, que l'auteur souligne (p. 119). Plus encore, l'enquête s'est effectuée dans la région chouchou des amants du folklore : Charlevoix. Tous ces ingrédients réunis devaient donner une étude intéressante, rehaussée par son caractère d'exclusivité : « très peu d'ethnographes canadiens-français ont abordé ce sujet et même que leurs études restent très sommaires » (p. 15) ; malheureusement, celle-ci ne fait pas exception.

L'impression générale qui se dégage du livre en est une d'immobilité autant spatiale que temporelle. Les explications de l'auteur concernant le rétrécissement de son échantillonnage s'avèrent peu justifiables. Charlevoix, annoncé dans le titre, se trouve réduit à trois rangs de Saint-Hilarion et l'enquête sur le terrain se fait auprès de vingt-quatre informatrices et un informateur. Cet échantillonnage restreint amène une étude tellement localisée qu'aucune conclusion ne saurait être projetée sur un territoire plus vaste ou un plus large public. Par exemple, l'auteur affirme que les futures mères ont cessé de demander les services de la sage-femme pour recourir à ceux du médecin vers 1945–1950. « La raison est fort simple », dit-il, la « principale accoucheuse du village est décédée en 1948, à l'âge de 88 ans » (p. 123). Raison fort simple, conclusion fort élémentaire qui ne doit pas être utilisée comme facteur global d'explication du changement qui s'est produit dans la manière d'accoucher en bien d'autres endroits. Ainsi, de paragraphe en paragraphe, et d'un chapitre à l'autre, le manque d'envergure de l'ouvrage surprend. Cette situation se réflète de plus dans l'absence de continuité ; rien avant, rien après, si ce n'est « la fin d'une étape des plus intéressantes de notre culture, au niveau de l'humain, alors qu'à la naissance le moindre geste était effectué dans le sens d'un profond respect de la vie en communion intime avec la nature » (p. 123). D'où viennent ces coutumes ? Quelles sont les causes et les effets de leur disparition ? Existe-t-il quelque relation entre les rites et croyances de Saint-Hilarion et ceux d'autres endroits ? La bibliographie, au demeurant très complète, assure la possibilité de faire éclater le cadre de l'analyse.

Le livre offre certaines caractéristiques intéressantes. La liste des informatrices fournit des renseignements utiles : l'âge, la fonction, les liens de parenté à déduire. Le lexique est également un bon instrument, même s'il s'avère parfois fastidieux, livrant des définitions inutiles : « Brûlement d'estomac : s., sensation de brûlure au niveau de l'estomac » ; « Doigts retroussés : s.m.pl., doigts dont le bout est légèrement relevé », ou encore inopportunes : « Fraisiers : s., rhubus ideaus ». La publication du questionnaire de l'enquête est également appréciée.

Chacun des éléments composant le corps du volume est présenté très brièvement, souvent sans cohérence. Par exemple, sous le sous-titre « mari » (p. 76), chacun des paragraphes concerne le rôle du mari, l'absence du mari, le groupe entourant l'accouchée, l'illégalité du travail de la sage-femme et, pourquoi pas, le *leitmotiv* du livre : « La venue au monde autour des années 1930–40 s'effectuait, à Saint-Hilarion, dans les formes traditionnelles. » Tout ce qui est dit dans le volume est certes très intéressant mais la faiblesse de l'échantillonnage incite à croire que la publication pure et simple des interviews aurait été aussi valable.

L'auteur pèche par un excès de « quantophrénie ». Il est en effet très difficile d'admettre la nécessité de tous les tableaux éparpillés dans le texte. Pourquoi parler de 3,8% des informatrices quand, en fait, il s'agit d'une seule personne? Il faut noter au passage que, dans le tableau XI (p. 101), il manque 70% de répondants. Les graphiques de l'annexe II, s'ils s'avèrent moins trompeurs parce qu'en chiffres absolus, amènent des conclusions à tout le moins naïves: « C'est entre 1950 et 1970 que disparurent les interdictions et les prescriptions pendant la grossesse. »

La conclusion, teintée de lyrisme, tranche certes avec le ton descriptif de l'ouvrage mais n'apporte pas pour autant de réponses aux premières questions (élargissement de l'enquête, origine des coutumes, continuité spatio-temporelle). Ces questions s'avèrent finalement autant d'avenues de recherche à explorer pour l'approfondissement de ce sujet intéressant.

Jacqueline ROY

Dictionnaire biographique du Canada,
Université Laval.

Paul-Louis MARTIN, *Tolfrey. Un aristocrate au Bas-Canada*, Montréal, Boréal Express, 1979, 221p.

En 1852, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, qui devait quinze ans plus tard devenir le premier premier ministre du Québec, publie *Charles Guérin. Roman de mœurs canadiennes*, un précieux témoignage sur la vie à Québec et dans les campagnes environnantes au début des années 1830. Chauveau, par exemple, s'attache à décrire l'ambiance qui règne à la haute-ville pendant l'hiver de 1831-1832, quelques mois avant la grande épidémie de choléra (3 500 morts à Québec même). Il faut savoir que, grâce au commerce du bois et à la construction navale, Québec est alors un des quatre plus grands ports du monde. La Grande-Bretagne, en pleine expansion, en a aussi fait une ville de garnison, où se rencontrent autant de militaires en service commandé qu'en vadrouille.

« Cet hiver de 1831-1832, écrit Chauveau, fut un des plus gais et des mieux fêtés. Le terrible fléau qui ravageait l'Europe jetait bien comme un pressentiment de sa venue; mais cela même servait à augmenter la soif des plaisirs. On s'étourdissait à l'envi sur un avenir que l'on ne connaissait pas encore dans toute sa hideuse réalité [...] Ce n'était donc que bals, festins, "pics-nics" et amusemens de tout genre. On connaît l'espèce de liberté laissée en Canada, comme partout en Amérique, aux jeunes filles qui en France sont si scrupuleusement surveillées par leurs parens. Québec, surtout, comme ville de garnison, jouit sous ce rapport d'une renommée peu enviable que lui ont valu les "sketches" et les "narrations" de quelques officiers anglais, beaux-esprits et grands mangeurs de cœurs. »

Le livre que vient de traduire et présenter Paul-Louis Martin, *Tolfrey. Un aristocrate au Bas-Canada*, prolonge et précise ce témoignage de Chauveau. Frederic Tolfrey, un officier britannique dans la vingtaine, vient séjourner au Bas-Canada, de 1816 à 1818. Depuis la défaite napoléonienne, son pays est passé maître du monde. Bientôt il régentera le plus vaste empire jamais connu : 27% des terres émergées, un quart de la population mondiale, des Blancs, des Jaunes, des Noirs; toutes les religions, toutes les variétés imaginables de produits. Pendant deux ans donc, Tolfrey, se retrouvant plus spécialement cantonné à Québec, se livre « aux plaisirs innocents de la belle société de l'époque ». Le récit qu'il en fera après son retour à Londres, *The Sportsman in Canada*, n'est souvent que succession de festins gastronomiques, de soirées mondaines, de courses de chevaux et d'excursions de chasse et de pêche.

Mais il y a plus. On a parfois l'impression que ce livre révèle aussi par ce qu'il ne dit pas. On n'y trouve aucune ligne sur la donnée politique. Il est vrai que le Québec vit alors une accalmie, mais le désintérêt de Tolfrey pour la question est manifeste. On note l'absence complète de Canadiens dans l'armée, les affaires et le pouvoir. « Le lecteur, écrit Paul-Louis Martin, aura probablement l'impression, assez juste, que des étrangers vivaient ici dans nos meubles, dans un décor emprunté, sans qu'ils cherchent trop à communiquer. » Des scènes pourraient se passer en